

souhaiter une cordiale bienvenue à la nouvelle feuille québécoise.

Nous sommes heureux d'offrir nos plus sincères remerciements aux journaux dont nous venons de citer des extraits, ainsi qu'au *Morning Chronicle*, à la *Gazette de Sorcl*, à l'*Ere Nouvelle*, à l'*Ordre*, et au *Courrier d'Ottawa*, pour la cordiale réception qu'ils ont bien voulu faire à notre journal.

Cet accueil bienveillant prouve une fois de plus que tout ce qui se rattache à l'éducation, rencontre l'appui sincère, la sympathie précieuse de presque tous les membres de la Presse.

Nous regrettons de n'être pas libres de publier, en même temps, quelques extraits de lettres que plusieurs membres du clergé nous ont adressées, en nous félicitant sur notre entreprise et en souhaitant à nos efforts le plein succès que mérite la cause aux intérêts de laquelle nous consacrons le peu de loisirs que nous laissent nos occupations.

En remerciant les auteurs de ces lettres de la sympathique bienveillance avec laquelle ils nous ont accueillis, nous aimons à les assurer de notre profonde et sincère reconnaissance.

Beaucoup d'Instituteurs et d'Institutrices ont aussi salué avec joie l'apparition de "La Semaine."

Ils ont compris, nous n'en doutons pas, tout de bien que peut opérer un journal spécialement consacré aux intérêts de la classe enseignante, et décidé à réclamer continuellement et avec persévérance la part légitime d'égards et de rémunération qui est due à l'Instituteur canadien.

Plusieurs ont bien voulu, dans des paroles pleines d'encouragement, nous promettre non seulement leur abonnement, mais le concours bien plus précieux encore de leur plume.

Nous les en remercions sincèrement, et nous aimons à profiter de cette occasion pour annoncer encore une fois que les colonnes de "La Semaine" seront toujours ouvertes aux Instituteurs et aux Institutrices qui voudront bien nous favoriser de leurs écrits, ainsi qu'à tous les amis de l'éducation.

Toutes ces nombreuses adhésions qui nous viennent de différents côtés, toutes ces franches et chaleureuses marques d'intérêt que l'on donne à notre feuille, nous convainquent que nous n'avons pas tenté une entreprise inutile, donnent une nouvelle et vigoureuse impulsion à notre courage, et nous font une loi de travailler fortement à nous rendre dignes et du bienveillant accueil que l'on nous fait et de la cause sacrée que nous allons défendre.

AMOUR FILIAL.

(Suite et fin.)

II. LA BATAILLE.

Ayant perdu trop tôt son père, ancien militaire, Charles avait néanmoins appris de lui que le devoir d'un soldat est extrêmement rigoureux. Soumis à la hiérarchie des grades, à la volonté souvent arbitraire du commandement absolu, il faut une grande abnégation de soi-même, une grande souplesse de caractère, pour ne pas briser quelquefois les liens de la discipline. Mais le jeune homme avait tout l'enthousiasme de son âge pour la gloire militaire, et il s'était dit : "J'apprendrai d'abord à obéir pour commander plus tard."

Incorporé au bout de quelques jours dans le brave 67^e régiment, il partit presque aussitôt pour l'armée d'Afrique. Pendant la marche, il s'efforça de plaire à ses chefs, et de leur prouver son zèle ardent pour le service, son amour du devoir, son respect pour la discipline et son dévouement à la patrie et au roi.

La récompense ne pouvait manquer à de si nobles sentiments.

En effet, Charles fut bientôt promu au grade de sous-officier, et comme il se distingua par sa bravoure et son intrépidité, dans plusieurs circonstances où le régiment rencontra l'ennemi, le général en chef informé de sa belle conduite, en fit rapport au ministre de la guerre, et Son Excellence obtint du roi une sous-lieutenance en faveur du jeune sergent.

Dès ce moment, toutes les pensées de Charles se reportèrent vers sa mère et sa sœur. "Je les reverrai donc, se disait-il, pour leur faire partager la satisfaction et les avantages de mon avancement. Ma mère sera bien heureuse et contente ; car, désormais, rien ne manquera plus à ses désirs, et bientôt je pourrai marier ma sœur, sinon richement, du moins convenablement."

Telles étaient les nobles et généreuses pensées du jeune officier, quand tout-à-coup le canon d'alarme se fit entendre sur toute la ligne. Le cri général : *aux armes !* retentit aussitôt d'un bout à l'autre du camp.

Déjà les Bédouins chargeaient avec quelque avantage sur le centre de l'armée qui, par une manœuvre habilement commandée, opérant une retraite en échiquier. C'était un moyen sûr d'attirer l'ennemi dans un piège. Le général Bédouin y donna tête baissée. Bientôt les deux ailes de notre armée, par un mouvement combiné, marchèrent en même temps l'une à la rencontre de l'autre, et les Bédouins, pris entre deux feux, mirent bas les armes et demandèrent grâce aux vainqueurs. Vingt drapeaux et vingt mille prisonniers furent les glorieux trophées de cette victoire.